

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE PANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur, } PROPRIÉTAIRES. { No. 2, Rue Grant, St. Roch.
W. H. ROWEN, Imprimeur, } { No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Prix: Deux Sous.

Vol. 3. Québec, 17 Décembre, 1840. No. 8.

MÉLANGES.

UN RIVAL DU PRINCE ALBERT.—Le journal anglais *l'Age* publia avant le mariage de la reine la lettre suivante d'un correspondant :

« Monsieur,

- Je lis dans votre estimable feuille que sa majesté (Dieu la bénisse), désirant se marier, a choisi pour son futur époux un prince nommé Albert, né dans quelque petite ville d'Allemagne, et dont la fortune est encore plus ridicule que le nom de sa ville natale. On dit que le parlement lui votera un revenu annuel de 100,000 livres sterl., en récompense des services qu'il rendra à la reine. Afin d'éviter une telle dépense à la nation déjà si lourdement accablée d'impôts, is consensus, comme un vrai patriote, à prendre la reine pour femme, moyennant 10,000/ par an, payables par trimestre, procurant ainsi à mon pays le moyen de faire une économie annuelle de 90,000 liv.

« Je suis célibataire, j'ai vingt-deux ans, cinq pieds trois pouces, sans souliers, les cheveux noirs, beau teint, des dents de perle, de beaux yeux, et un pied que sa majesté envierait. J'ai reçu une bonne éducation, j'aime la musique, je joue même de la flûte, du piano, de la guitare, du violoncelle ; je compose des romances agréables, je fais passablement les vers ; je danse et chante, assez bien, etc.

- Je suis, etc.

ISAAC TOMKINS.

P. S.—J'oubliais de vous dire que je suis un enfant légitime.

ANECDOTES HISTORIQUES.

— Le duc de Riperon était sujet à beaucoup de distractions : ses naïvetés passaient en proverbe. A l'âge de dix-huit ans, il écrivit à son père une lettre sur laquelle il mit cette adresse : « A monsieur mon père, mari de madame ma mère, demeurant chez nous. » Il sortait du collège des Jésuites ; il demanda à ses parens où il avait fait ses études ? Une fois il pria un astronome de lui

dire ce que devenaient les vieilles lunes, quand il y en avait des nouvelles. Se trouvant un jour dans une compagnie de chasseurs, où l'on parlait avec éloge de la meute du roi, il demanda si les chiens du monarque allaient à pied à la chasse ? Un homme lui racontait la mort de *Jules-César* assassiné dans le sénat. « Mais pourquoi, dit-il, cet empereur est-il mort sans sacrements ? Il y a tant de prêtres à Rome. Assurément, quoi qu'on en dise, il n'était chrétien que de nom. » On vantait en sa présence l'admirable éloquence de *Cicéron* : « Oh ! cela n'est pas surprenant, dit-il ; il a sans doute étudié chez les Jésuites. » Une dame lui disait qu'elle n'avait jamais eu d'enfants. « Votre mère en a-t-elle eu, lui demanda-t-il ? Ne seriez-vous point stérile de race ? » Il alla de Toulon à Tours, où il devait épouser une très-riche héritière ; il avait mis sur ses tablettes en gros caractères : « Mémoire pour me faire souvenir que je dois me marier à Tours » En parlant d'une tempête sur mer, il dit que le vaisseau qu'il montait prit le mort-aux-dents ; il racontait un combat naval ; il dit qu'il resta plus de trente galères sur le carreau.

— Une dame de qualité voyant la pompe funèbre de son mari, s'écria : « Ah ! que le pauvre défunt serait aise de voir cela, lui qui aimait tant les cérémonies ! »

— Un concert de musique ne s'exécutait pas bien. Le musicien dit que c'était parce que le clavecin était trop bas. « Et bien ! dit un homme de conseil, il n'y a qu'à le mettre sur cette table : il sera plus haut. »

— Un homme faisant un inventaire, décrivit ainsi une tapisserie de Flandres : « *Item*, une tapisserie à personnages de bêtes. »

— Un prélat demandait à un bon curé de campagne ce que valait son bénéfice ? « Autant que votre évêché, mon seigneur, lui répondit-il ; le paradis ou l'enfer, suivant l'usage que nous ferons de nos talens. »

— Un grenadier de l'armée du comte de Saxe ayant été pris en maraude, fut condamné à être pendu. Ce qu'il avait volé pouvait valoir environ six livres. Le maréchal, le voyant conduire au supplice, lui dit : « Il faut que tu sois bien misérable de risquer à perdre la vie pour six francs.—Parbleu, mon général, répondit le grenadier, je la risque bien tous les jours pour cinq sous. » Cette répartie lui valut sa grâce.

— Un ministre protestant, homme violent et emporté, expliquait à des enfans le pentateuque. Il en était à l'article de Balaam. Un de ses jeunes disciples se mit à rire. Le ministre indigné gronda, menaça, et s'efforça de prouver qu'un âne pouvait parler, surtout quand il voyait devant lui un ange armé d'une épée : le petit garçon n'en riait que plus fort. Le ministre s'emporta, et donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant : « Ah ! je conviens que l'âne de Balaam parlait, mais il ne riait pas. »

— Un valet simple fut chargé par son maître de porter à son ami deux belles figues avec une lettre : il mangea une des figues en chemin ; ensuite que l'ami, instruit par la lettre qu'il y en avait deux, lui demanda l'autre. Le valet lui dit qu'il l'avait mangée. « Comment donc as-tu fait ? » Le valet prit la figue qui restait, et l'avalant : « J'ai fait comme cela. »

LE FANTASQUE.

CORRESPONDANCE ETRANGERE.

Monsieur,

J'ai promis de vous faire passer de tans à autre quelques communications de l'Europe ; mais cette tâche devient assez difficile à remplir car nous vivons dans un siècle où toutes les notions semblent renversées et où l'homme le plus versé dans la science politique serait très-embarrassé d'y reconnaître quelque chose.

Depuis, monsieur Poulett Thomson, empilant mensonges sur mensonges pour arriver à la grande déception gouvernementale connue sous le nom d'*Union* des provinces canadiennes, jusqu'à Louis Philippe, exposant sa couronne au contact de quelques pavés populaires pour conserver une paix incompatible avec l'esprit public, il paraîtrait que ceux qui tiennent le timon des affaires font tout ce qu'ils peuvent pour le briser, qu'ils sont fatigués des voies conservatrices et qu'ils jouent à qui pourra le premier provoquer des commotions intérieures dans la partie du monde dont ils ont l'administration.

Les derniers arrivages, loin de remplir l'attente générale ont désespéré les âmes véritablement françaises qui habitent le Nouveau Monde. Pendant un voyage de plusieurs centaines de milles dans les Etats Unis, j'ai rencontré beaucoup de Français qui venaient des parties les plus éloignées de l'Union à New York, dans l'intention de repasser la mer et d'offrir leurs bras à la patrie. Ces vieilles reliques des anciennes phalanges qui conquièrent l'Europe paraissent avoir revêtu de nouvelles enveloppes plus vigoureuses encore que l'ancienne. Elles témoignent énergiquement leur impatience de rentrer dans une lutte qui doit effacer la blessante commémoration d'une malheureuse journée. Il est difficile de décrire le désappointement qu'une honteuse pacification fait naître dans l'esprit de ces guerriers, et si les enfants de la France crient à la guerre sur le sol national, ils ont des échos nombreux à l'extérieur. Tout espoir de guerre n'est pas encore perdu cependant, et l'on espère beaucoup ici que l'impulsion publique sera plus forte que les intrigues de la diplomatie. Les whigs de la Grande Bretagne ont trop montré combien ils haïssent la race française pour qu'on ne les puisse point de la vouloir proscrire partout où ils la rencontrent : la guerre est le seul moyen de renverser ces caméléons d'honneur politique et tous les amis de la morale publique doivent être intéressés à voir s'accomplir des événements qui les débarrasseront de ce pouvoir dont ils abusent avec tant d'hypocrisie.

Louis Philippe a pris certainement le seul moyen qui pouvait lui donner quelque espoir de conserver cette paix qui doit lui être si funeste : en résistant à Mr. Palmerston il s'attendait à la résignation du ministère et il savait bien aussi que son nouveau conseil n'obtiendrait pas la majorité dans les chambres car la corruption n'est pas l'arme la plus puissante en France ; mais la dissolution de la chambre, les élections et la nouvelle réunion des mandataires du peuple lui offrent un délai de 3 mois qui lui paraît suffisant pour terminer la question Egyptienne ; et que pourra dire un nouveau corps représentatif, quelque porté à la guerre qu'il soit, lorsqu'il n'existera plus aucun motif de querelle. En vérité, si Louis Philippe était qu'un pauvre Emir, comme le traître Beschir, on pourrait se demander combien doit payer l'Angleterre pour la nouvelle conception ministérielle.

Les américains admirent beaucoup le gouverneur actuel des Canadas qu'ils appellent un *clever man*. Ils prétendent que nul de ses prédécesseurs ne travailla avec autant d'avantage à détruire la puissance britannique dans l'Amérique Septentrionale, et

LE FANTASQUE.

par conséquent à débarrasser l'Union d'un voisinage incommode pour augmenter le nombre des étoiles qui brillent dans cette partie du monde afin d'en éclaircir l'indépendance. Les *yankees* s'amusez beaucoup des anecdotes répandues sur les officiers en promenade sur le gouverneur qu'en sa qualité de marchand de sa ils n'admirent nullement. Ils se déclarent particulièrement ébahis sur sa moralité sur l'exemple des vertus qu'il donne à la population candide dont il devrait être le chef, sur son adresse à acheter les journaux ; sur ceux dont il entretient son feu sacré et sur l'honnête troupeau d'oies dont il dispose à son gré.

Les caricatures, bonnes ou mauvaises, ne manquent point sur ce maigre héros et il a l'honneur d'entretenir les loisirs des flâneurs de New York en concurrence avec Van Buren. Ici on voit un imprimeur qui reçoit d'une main un sac d'étoiles avec lequel il brise une presse française, tandis que l'autre attend une nouvelle récompense pour faire paraître un journal français sur lequel figure un procureur général habillé en Chinois, avec cette épigraphe : *Le Vrai Canadien*. Plus loin on remarque un poulet qui préside une réunion de dindons. Il termine avec une dissertation sur les devoirs de la subordination envers les supérieurs : " Rappelez-vous que les plus grosses bêtes ne sont jamais les plus fines. Une autre de ces productions de la grosse satire américaine représente le compagnon de St. Antoine avec le gronin plongé dans le coffre public du Bas Canada, tandis qu'une foule d'enfants bouffis du Royaume Uni se vautrent autour de lui pour recueillir ses digestions. Le noble personnage dit : " Avec de l'or, je fais de l'ordure, mais grâce à l'avidité royale rien n'est perdu." La dernière que je vous cite représente un marchand de bois qui met le feu à son chantier où se trouvent assés les officiers publics et des aspirants aux emplois. Le négociant s'écrit : " Il fait si froid ici que je brûle ma dernière bûche, ceux qui viendront après moi s'en tireront comme ils pourront."

Il y a beaucoup de Canadiens éparpillés dans les Etats de Vermont et New York ; l'on calcule à près de 4000 le nombre de ces réfugiés, qui préfèrent vivre misérablement sur un sol étranger, plutôt que d'être témoins de l'anéantissement de leur race qui se poursuit avec tant de persévérance. Un jour viendra où l'on sentira la faute d'avoir poussé les choses aussi loin ; mais il sera trop tard pour y porter remède. L'*Anglification* est une chose impossible à opérer et les ressentiments qu'on a si vivement excités dans ces derniers temps produisent leurs funestes effets. La Grande Bretagne pourra remercier le duc de Durham et son successeur actuel des efforts qu'ils ont fait pour détruire les seules sauve-gardes de sa domination dans l'Amérique septentrionale, et le lord Sydenham aurait bien pu se dispenser de faire ajouter la baronnie de Toronto à ses titres de noblesse, car il a pris et prend encore le chemin le plus propre à perdre cette dignité *in partibus* avant dix années d'ici : c'est du moins l'opinion des hommes influents que j'ai vus ici et des plus habiles en prévision politique.

Votre serviteur et ami,

New York, 7 Décembre 1840.

Un de nos amis qui s'intéresse aux affaires du Canada et qui se rend en France nous a promis de nous tenir au courant de ce qui pourrait intéresser nos lecteurs de ce pays. Nous donnons aujourd'hui la première lettre qu'il nous écrit de New York, qu'on lira sans doute avec intérêt en l'absence de nouvelles et de toute matière à paragraphes fantastiques.